ses propos amoureux. Froissé dans son amour-propre, Sicard répondit qu'elle ne l'avait pas toujours dédaigné et qu'elle était venue plusieurs fois le voir. C'était une odieuse calomnie, car l'examen du cadavre de la jeune fille établit plus tard qu'elle était vierge. Toujours sous l'empire du violent dépit que lui causait le dédain de la jeune fille, Sicard vint proposer à un imprimeur de publier dans son journal une ballade de sa composition, où il avait l'audace de faire allusion à des faveurs qu'il n'avait pas reçues. Sur le refus de l'imprimeur, il entra dans une violente colère et menaça de briser les presses. Voulant à tout prix vaincre la résistance de la jeune fille, il lui montra une fiole d'acide sulfurique et un revolver chargé en la menaçant d'en faire usage si elle persistait à le repousser. Quelques jours après il acheta deux couteaux de cuisine à large lame ; il alla attendre Amélie à sa sortie de l'atelier et la somma de s'arrêter. Sur son refus, il la frappa de trois coups de couteau dans le dos; la pauvre fille tomba morte, après avoir poussé deux grands cris. — Cet accusé était un mauvais sujet, vaniteux, querelleur, débauché, mais les deux vieillards qui calomnièrent Suzanne, pour se venger de son dédain, étaient des juges respectés par leur sagesse. Cette histoire est bien ancienne, mais on la dirait d'hier, tant les détails en sont d'une piquante vérité. Les deux vieillards qui avaient conçu une violente passion pour Suzanne se rencontraient souvent dans le voisinage de sa maison, mais ils se gardaient bien de s'avouer le motif qui les amenait, chacun d'eux espérant arriver au succès avant l'autre. Un jour cependant leur secret leur échappa; après avoir promené un instant sous les fenêtres de Suzanne, ils se séparèrent pour aller dîner chacun de son côté; tous les deux se hâtèrent de revenir à leur poste d'observation et se rencontrant de nouveau sans pouvoir expliquer leur présence au même lieu, ils furent obligés de s'avouer leur passion. On connaît la suite. Daniel, déployant toute l'habileté d'un juge d'instruction

consommé, les interrogea séparément, établit des contradictions dans le récit des deux juges et confondit les calomniateurs. — Les calomniateurs de l'honnête femme qui résiste sont souvent aussi, aujourd'hui comme il y a deux mille ans, des fonctionnaires d'un rang supérieur qui, ayant dans leur service cette femme sous leurs ordres, se vengent de ses dédains par de mauvaises notes. — On voit aussi des hommes repoussés par la femme mariée dont ils sont épris se venger, en excitant la jalousie du mari, pour brouiller les époux et rendre la femme malheureuse.

La femme, qui se voit repoussée par celui qu'elle aime, ne recule pas davantage devant la calomnie pour se venger. L'histoire est pleine de récits de ces vengeances féminines. Racine n'a pas manqué de donner à Phèdre ce trait de caractère; lorsque la femme de Thésée acquiert la certitude qu'elle ne peut faire partager son amour à Hippolyte, furieuse de ce dédain insultant, elle l'accuse auprès de son père d'avoir voulu la violenter et elle distille l'insinuation mensongère avec un art essentiellement féminin :

« ..... La fortune jalouse
« N'a point en votre absence épargné votre épouse,
« Indigne de vous plaire et de vous approcher,
« Je ne dois désormais songer qu'à me cacher. »

Lorsque le magistrat interroge une femme qui s'est vengée par le meurtre de l'abandon de son amant, il reçoit souvent cette réponse : « J'avais trop de fierté pour subir cet affront; l'honneur me commandait de me venger. » Plus une femme est orgueilleuse, plus elle est irritée du dédain dont elle est l'objet, plus elle songe à se venger. Une femme qui aime beaucoup et qui a peu d'orgueil souffre beaucoup de l'abandon, mais elle ne pense pas à la vengeance. Tel est le cas de Bérénice et de Mlle de la Vallière, femmes douces, modestes, point orgueilleuses, sachant souffrir et se sacrifier. Médée, Hermione, Roxane sont, au contraire, avides de vengeance, parce qu'elles ont beaucoup d'or-

ses propos amoureux. Froissé dans son amour-propre, Sicard répondit qu'elle ne l'avait pas toujours dédaigné et qu'elle était venue plusieurs fois le voir. C'était une odieuse calomnie, car l'examen du cadavre de la jeune fille établit plus tard qu'elle était vierge. Toujours sous l'empire du violent dépit que lui causait le dédain de la jeune fille, Sicard vint proposer à un imprimeur de publier dans son journal une ballade de sa composition, où il avait l'audace de faire allusion à des faveurs qu'il n'avait pas reçues. Sur le refus de l'imprimeur, il entra dans une violente colère et menaça de briser les presses. Voulant à tout prix vaincre la résistance de la jeune fille, il lui montra une fiole d'acide sulfurique et un revolver chargé en la menaçant d'en faire usage si elle persistait à le repousser. Quelques jours après il acheta deux couteaux de cuisine à large lame ; il alla attendre Amélie à sa sortie de l'atelier et la somma de s'arrêter. Sur son refus, il la frappa de trois coups de couteau dans le dos; la pauvre fille tomba morte, après avoir poussé deux grands cris. — Cet accusé était un mauvais sujet, vaniteux, querelleur, débauché, mais les deux vieillards qui calomnièrent Suzanne, pour se venger de son dédain, étaient des juges respectés par leur sagesse. Cette histoire est bien ancienne, mais on la dirait d'hier, tant les détails en sont d'une piquante vérité. Les deux vieillards qui avaient conçu une violente passion pour Suzanne se rencontraient souvent dans le voisinage de sa maison, mais ils se gardaient bien de s'avouer le motif qui les amenait, chacun d'eux espérant arriver au succès avant l'autre. Un jour cependant leur secret leur échappa ; après avoir promené un instant sous les fenêtres de Suzanne, ils se séparèrent pour aller dîner chacun de son côté ; tous les deux se hâtèrent de revenir à leur poste d'observation et se rencontrant de nouveau sans pouvoir expliquer leur présence au même lieu, ils furent obligés de s'avouer leur passion. On connaît la suite. Daniel, déployant toute l'habileté d'un juge d'instruction

consommé, les interrogea séparément, établit des contradictions dans le récit des deux juges et confondit les calomniateurs. — Les calomniateurs de l'honnête femme qui résiste sont souvent aussi, aujourd'hui comme il y a deux mille ans, des fonctionnaires d'un rang supérieur qui, ayant dans leur service cette femme sous leurs ordres, se vengent de ses dédains par de mauvaises notes. — On voit aussi des hommes repoussés par la femme mariée dont ils sont épris se venger, en excitant la jalousie du mari, pour brouiller les époux et rendre la femme malheureuse.

La femme, qui se voit repoussée par celui qu'elle aime, ne recule pas davantage devant la calomnie pour se venger. L'histoire est pleine de récits de ces vengeances féminines. Racine n'a pas manqué de donner à Phèdre ce trait de caractère ; lorsque la femme de Thésée acquiert la certitude qu'elle ne peut faire partager son amour à Hippolyte, furieuse de ce dédain insultant, elle l'accuse auprès de son père d'avoir voulu la violenter et elle distille l'insinuation mensongère avec un art essentiellement féminin :

« ..... La fortune jalouse
« N'a point en votre absence épargné votre épouse,
« Indigne de vous plaire et de vous approcher,
« Je ne dois désormais songer qu'à me cacher. »

Lorsque le magistrat interroge une femme qui s'est vengée par le meurtre de l'abandon de son amant, il reçoit souvent cette réponse : « J'avais trop de fierté pour subir cet affront ; l'honneur me commandait de me venger. » Plus une femme est orgueilleuse, plus elle est irritée du dédain dont elle est l'objet, plus elle songe à se venger. Une femme qui aime beaucoup et qui a peu d'orgueil souffre beaucoup de l'abandon, mais elle ne pense pas à la vengeance. Tel est le cas de Bérénice et de Mlle de la Vallière, femmes douces, modestes, point orgueilleuses, sachant souffrir et se sacrifier. Médée, Hermione, Roxane sont, au contraire, avides de vengeance, parce qu'elles ont beaucoup d'or-

gueil. Même pour le crime d'amour il est vrai de dire avec la Bible que « l'orgueil est la racine de tout péché. »

Les sentiments d'amour et de haine sont si bien confondus dans le cœur de la femme délaissée, de l'amant malheureux ou jaloux, que souvent ils ne savent plus ce qui se passe en eux, et qu'ils s'écrient comme Hermione :

« Ah ! je ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais [1] ! »

En réalité, ils aiment et haïssent en même temps. Lorsque la jeune fille délaissée rappelle à son amant infidèle ses promesses de mariage et le supplie de les tenir, elle est en proie en même temps à la colère et à l'amour, elle le maudit et le désire, elle le menace de mort tout en l'aimant. Les lettres qu'elle lui adresse sont pleines de tendresse et de violence, de cris d'amour et de cris de mort.

Saint Thomas et Pascal donnent l'explication de ces sentiments contradictoires, en disant, le premier, que la colère est une forme de la concupiscence, et le second, que la concupiscence au fond n'est qu'une haine. Platon avait déjà observé que l'amour concupiscible fait place rapidement à la haine.

Hermione fait tuer Pyrrhus qu'elle aime et hait en même temps. Oreste qui, dans son entretien avec Pylade, avait su lire dans son propre cœur et reconnaître que ses transports de haine contre Hermione n'étaient au fond qu'une explosion de sentiments d'amour, n'a plus la même sagacité pour lire dans le cœur d'Hermione. Il se montre pauvre psychologue, lorsque, après avoir tué Pyrrhus sur l'ordre d'Hermione, il vient lui demander la récompense promise. Hermione l'accable de reproches parce qu'il a exécuté les ordres qu'elle lui a donnés ; elle ne se souvient plus de les lui avoir donnés :

« Mais, parle ; de son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
« Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ? »

[1] « Hélas ! que résoudrai-je en cette peine extrême ?
« A peine je la hais que je sens que je l'aime. »
(Rotrou.)

Et lorsque Oreste lui rappelle ses ordres, elle lui reproche de n'avoir pas su lire dans sa pensée, d'avoir cru à la haine d'une amante affolée. Oreste avait été meilleur psychologue, quand à cette parole d'Hermione :

« Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus,
« Je vous haïrais trop, »

il avait répondu avec une finesse qui ne lui est pas habituelle :

« Vous m'en aimeriez plus. »

Les auteurs de crimes passionnels, femmes délaissées, amants jaloux, ont le cœur rempli tout à la fois d'amour et de haine. Othello étouffe Desdemona, qu'il aime passionnément ; il l'embrasse avant de la frapper. Bien qu'il pénètre dans sa chambre avec l'intention de la tuer, dès qu'il voit « son sein plus blanc que la neige, doux et lisse comme l'albâtre des tombeaux », il hésite, il pose à terre son épée ; il contemple avec amour « le plus merveilleux ouvrage de la bienfaisante nature » ; il s'approche pour respirer l'haleine embaumée de cette « rose » qui l'enivre. Torturé par la jalousie, altéré de vengeance et cependant le cœur plein d'amour, il est partagé entre la fureur et la pitié, déchiré par les sentiments les plus opposés ; il ne peut s'empêcher de pleurer en donnant un dernier baiser à celle qu'il va frapper et disant : « et je vais te tuer et je t'aimerai morte. » Une jeune accusée qui notait ses sentiments dans un journal que la justice saisit plus tard après son crime, avait écrit : « Il faut que je le tue et cependant je l'aime ; j'ai juré sa mort et pourtant je l'aime encore. » Dans une autre procédure, je trouve cette réponse d'une femme accusée : « Je ne l'aurais pas tué, si je ne l'avais pas aimé. » C'est la reproduction du cri d'Hermione :

« Ah ! je l'ai trop aimé pour ne pas le haïr. »

Roxane ne fait tuer Bajazet que parce qu'elle l'aime et

voudrait l'épouser. Médée elle-même, cette furie implacable, ne peut s'empêcher de dire à Jason dont elle va se venger si cruellement :

« Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté. »

Lorsque Pyrrhus veut se venger d'Andromaque qui le repousse en faisant périr son fils, Andromaque ne peut croire à tant de barbarie; elle dit à Céphise :

« Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort ?
« L'amour peut-il si loin pousser la barbarie ? »

Oui, l'amour humilié par le dédain de la personne aimée peut inspirer les actes les plus barbares. Peut-on imaginer un langage plus abominable que celui que tient le fils d'Achille à la veuve d'Hector : « Épousez-moi ou je fais périr votre fils. » Ce chantage révoltant est le fond de tous ses discours :

« Je n'épargnerai rien dans ma juste colère,
« Le fils me répondra des mépris de la mère...
« ..... Allez voir votre fils.....
« Madame, en l'embrassant, songez à le sauver. »

L'amoureux le plus tendre, le plus passionné, devient l'ennemi le plus implacable de la femme qui le repousse; il dit qu'il ne peut vivre sans elle, qu'il n'aime qu'elle, qu'il est prêt à tous les sacrifices pour lui plaire, et cependant, si elle ne veut pas accepter ses propositions de mariage, il tire des balles à la tête, à la poitrine de celle qu'il voudrait épouser, ou lui plante un poignard dans le dos. En 1887, la cour d'assises des Bouches-du-Rhône a jugé un jeune cordonnier, qui avait tué dans des conditions exceptionnelles de cruauté une jeune fille charmante, dont il était très épris, parce qu'elle refusait de l'épouser, étant déjà fiancée à un de ses cousins. Ce refus avait profondément irrité le jeune amoureux. Après avoir écrit à la jeune fille des lettres passionnées, qu'on lui renvoya, il lui adressa

des lettres de menaces ; il lui fit dire qu'il la tuerait, « qu'après tout il n'en aurait que pour vingt ans ». L'ayant rencontrée, il se jeta sur elle, lui passa un bras autour du cou, et pendant que la malheureuse jeune fille lui criait à demi-voix : « Grâce ! Pardon ! Pitié ! » il lui planta son tranchet dans le dos. Comme elle continuait à courir, le tranchet planté dans sa chair, il la poursuivit en criant : « Tu n'es pas encore morte ? » L'ayant atteinte, il la frappa de nouveau et l'étendit morte à ses pieds.

Je pourrais raconter cent crimes pareils. Ces actes de cruauté ne sont pas seulement commis par des hommes du peuple dont les passions violentes, insuffisamment modifiées par l'éducation, rappellent celle des hommes primitifs. Voici le récit d'un crime d'amour commis en plein du XVIIe siècle, par deux hommes du meilleur monde, l'abbé et le chevalier de Ganges, qui, très épris de leur belle-sœur, la belle marquise de Ganges, dont Mignard a fait le portrait, et furieux de se voir repoussés, se concertèrent pour se venger de ses dédains[1]. Ils pénétrèrent la nuit dans sa chambre, le chevalier l'épée à la main, l'abbé tenant d'une main un pistolet et de l'autre un verre plein de poison. Tous les deux la rage dans le cœur, la fureur dans les yeux, dirent à la marquise : « Il faut mourir ! Choisissez le feu, le fer ou le poison. » Après avoir vainement supplié ses deux beaux-frères de l'épargner, la marquise, voyant le pistolet de l'abbé et l'épée du chevalier dirigés sur sa poitrine, prit le poison que lui tendait l'abbé. Lorsqu'elle eut bu, les assassins attendirent quelques instants, pour laisser au poison le temps de produire son effet, et pour empêcher qu'on ne vint au secours de leur victime. Ces deux assassins, qui furent condamnés à être rompus vifs appartenaient à la plus haute société; ils avaient de l'esprit, surtout l'abbé. Le dépit amoureux les avait changés en démons.

(1) Le poète Gilbert a écrit une « épître héroïque » sur ce crime d'amour, qui eut au XVIIe siècle un immense retentissement.

On voit par ces exemples que je pourrais multiplier, ce qu'il faut penser de l'admiration pour le crime passionnel que Stendhal a mise à la mode. Un grand nombre de romanciers, d'auteurs dramatiques et même de critiques vont répétant que celui qui n'aime pas jusqu'au crime ne peut pas dire qu'il aime, que le véritable amour va jusqu'au meurtre. Ce sophisme littéraire est si répandu qu'on le retrouve sous la plume de deux écrivains, qui ont habituellement autant de bon sens que d'esprit, M. Jules Lemaître et A. Dumas fils. Dans l'analyse qu'il fait d'un drame de M. Maurice Bouchor, *Michel Lando*, le célèbre critique s'exprime en ces termes : « Supposez que Michel aime pour de bon, c'est-à-dire naturellement jusqu'à la folie et jusqu'au crime ; car tel est comme vous le savez, le véritable amour[1]. » A. Dumas fils, qui a écrit tant de choses spirituelles et judicieuses, même un peu crues, sur l'amour, dit à son tour : « Qui n'aime pas, comme des Grieux, c'est-à-dire le cas échéant jusqu'au crime et jusqu'au déshonneur, ne peut pas dire qu'il aime[2]. » Je crois, au contraire, que l'amour ne se mesure pas à sa criminalité, que le meurtre passionnel ne prouve que la violence du désir et de l'exaspération de l'amour-propre froissé. Ce cri sauvage de la passion frénétique : « Elle me résistait je l'ai assassinée », qui arrache, je ne sais pourquoi, des frémissements de sympathique émotion aux spectateurs et même aux spectatrices d'*Antony*, est habituellement poussé par des hommes en qui les magistrats n'observent que sensualité grossière, égoïsme monstrueux, irritabilité excessive, cruauté sauvage. L'amour qui tue est de même nature que l'amour qui viole ; il est commis en général, par des âmes pétries de boue, de sang et d'orgueil. S'il était vrai que le meurtre commis ou le déshonneur accepté fussent les preuves d'un véritable amour, qu'on ne peut aimer passionnément, sans

(1) *Journal des Débats*, du 4 janvier 1892.
(2) A. Dumas fils, *Entr'actes*, 3e série, p. 238.

tuer, sans manier le revolver ou le couteau, il faudrait admettre que le véritable amour est le privilège des mauvais sujets ; car il n'est pas rare de trouver le casier judiciaire des assassins par amour chargé de condamnations pour délits de droit commun. Enfin, s'il était nécessaire de larder une femme de coups de couteau pour devenir un héros de roman, ce serait aux ouvriers cordonniers qu'il faudrait décerner le prix d'amour, tout au moins en Provence, où je les ai observés, car ce sont eux qui y commettent le plus de crimes d'amour, de même que ce sont les cordonniers qui, à Paris pendant la Commune ont commis le plus d'actes de violence.

On peut aimer passionnément sans tuer et sans se tuer. Mais s'il fallait comparer l'homicide et le suicide, comme preuves d'amour, je n'hésiterais pas à dire que le suicide est plus que l'homicide une marque d'amour profond. Les assassins par amour, en général, sont les amoureux les plus égoïstes, les plus sensuels et les plus irritables. Les amoureux, qui meurent de chagrin ou qui se tuent de désespoir, aiment mieux et plus que ceux qui tuent. La femme douce et tendre, qui, comme Bérénice et Atalide aime mieux souffrir que de faire souffrir, aime plus et mieux que la femme orgueilleuse et violente, qui comme Hermione ou Roxane ne recule pas devant le crime ; elle peut pousser l'amour jusqu'à pardonner à celui qui la fait souffrir, jusqu'à souhaiter à l'homme aimé un bonheur qu'elle ne partagera pas avec lui.